

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 40

Artikel: La reponsa à 'na plieinte
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191892>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la charmante petite mine ! Ton maître a un beau chien, un gentil chien, mais s'il le possède encore longtemps, ce ne sera pas ma faute. Vite un pas. Oui, oui, tu ne veux pas m'avaler tout d'un coup, mon charmant tou-tou. Le moment héroïque est arrivé. Du sang-froid, du coup-d'œil. Une, deux, trois, et m'y voilà. A nous, Maures et Castillans ! Mais, où donc est l'ennemi ? disparu, sans tambour ni trompette ! le lâche ! Et dire que ce couard m'a fait poser une heure dans un coin. Je sors, je l'appelle et l'invective. Rien ! Je me dirige vers la petite auberge. Gaspard est là, dans un nuage de fumée, humant son moka.

— Tiens, quel bon vent t'amène, ami ! Quelle jolie surprise ! Assieds-toi vite près de moi. Tu as trouvé la maison vide ?

— Oh ! dis-je en riant, ou plutôt en grimaçant, ta propriété est gardée par un molosse qui vous ôte toute envie d'y entrer. Il a un air féroce.

— Oui, cependant il ne l'est pas. L'autre jour encore, il hurlait à faire trembler la maison, j'accours et je trouve le coq qui lui courrait après. Mais tu dois avoir besoin de te réconforter, mon brave ami. Les omelettes de M^{me} L'Escoffier sont excellentes.

Eh bien, j'ai trouvé ce jour-là que tout était détestable : les omelettes, les petites truites, le vin du pays, le café et la plaisanterie du bouledogue... oh, oui ! celle-là surtout était bien mauvaise !

HERMANN CHAPPUIS.

La responsa à 'na plieinte.

On hommo mau coumoudo, que vi-
quessai mau avoué lo syndiquo, sè va
pliendrè ào bailli dè cein que stu syn-
diquo lo tâttisivè et lài fasai totés sortés
dè crassès ; et après s'étrè prao lameintà,
ye fâ :

— N'ia què mè à quoi on fassè dinsè
dâi misérèrs.

— Eh bin, repond lo bailli, que con-
gnessai lo lulu, se lo syndiquo fâ dinsè,
l'a too ; mà ein atteindeint su pe con-
teint d'apprerindrè qu'on ne fâ dâi mi-
sérèrs qu'à vo què d'apprerindrè qu'on ein
fâ à tot lo mondo.

Vo pâodè vo reteri.

Tsacon a sè misères.

On bon gros capucin, que n'avâi pas
la mena de n'affauti, tant l'avâi bouna
trogne, sè trovâvè on dzo avoué on
dzouveno gaillâ que n'étai pas tant bin
mariâ et qu'étai mauconteint dè son soô.
Et suffit que lè capucins sont na sorta
dè dzeins que vivont bin, qu'on coutema
dè bin fricottâ et avoué dâo bon, sein sè
bregandâ à la faulx et à la besse, l'autro
lâi fâ :

— Tot parâi vo z'ai bin dâo bounheu
vo z'autro capucins ; vo n'ai min dè cou-

sons, vo medzi bin, vo droumi tard, vo
ne vo z'escormantsi pas dè travailly et
vo n'ai pas dâi sorcièrè dè fennès po
menâ la leinga tot lo dzo et po vo gong-
gounâ après lè talons.

— Et lè z'indigéchons, mon valet ! ré-
pond lo capucin, porquiè lè preind-tou ?
Vâi tou : tsacon a sè misérèrs dein stu
mondo.

Yon que peinsè à l'impou su lè zadzi.

On gaillâ, retso coumeint on crâisu,
mâ avaro coumeint na pegnetta, à fêbâti
onna mâison à cinq z'étadzo, et démâorè
tot amont, découtè lo guelatâ, iô y'a onna
rude socilliâre po allâ tanqui lè.

— Porquiè démâorâ-vo tant amont, lâi
fâ cauquon, kâ à voutre n'adzo cein
dussè étre peiniblio dè montâ ti clliâo
z'égras ?

— C'est que plie avau, repond lo vilhio
rance, lè lodzémeints sont trâo tchai.

Un jour de pluie.

PAR MARIE GUERRIER DE HAUPUT.

(Fin.)

La position, en effet, n'était plus tenable
dans l'allée inondée. M^{le} Durandart ouvrit
son « en-cas », Onésime son parapluie, et
Malvina reprit le bras de son fiancé, en évitant
autant que possible à sa jolie robe de
soie le contact des vêtements de Cascaret.

Les deux jeunes gens, d'humeur assez
maussade, cheminèrent en silence pendant
quelques instants. Puis une des baleines du
parapluie accrocha d'une façon si malencontreuse
l'écharpe de dentelle coquettement
enroulée autour du chapeau de Malvina,
que ce dernier, perdant brusquement l'équilibre,
descendit jusqu'aux yeux de la jeune fille,
tandis qu'un lambeau du léger tissu,
demeuré attaché au parapluie, voltigeait au
gré du vent.

— Oh ! monsieur Cascaret ! faites donc at-
tention ! s'écria Malvina, rouge de dépit.

— Mademoiselle, je vous affirme que ce
n'est pas ma faute. J'ai été heurté par ce
monsieur qui court après un fiacre

— Oui ! il court ! reprit Malvina, d'un ton
qui n'avait rien d'aimable.

« Il sait trouver un fiacre, lui ! Tenez ! Voilà
qui monte ! Il ne sera pas forcé de faire
deux lieues à pied par la pluie battante, lui !

— Eh ! mademoiselle, à vous entendre on
croirait que c'est ma faute s'il pleut à verse !
riposta Cascaret perdant patience. Au fait,
je suis plus à plaindre que vous ! Mes vêtements
sont complètement perdus ; j'ai couru à la pluie pour chercher une voiture
tandis que vous étiez à l'abri...

— Eh ! là-bas, cocher ! Par ici !

Cet appel, adressé à un cocher passant au
bout de la rue, était lancé par un jeune
homme, qui, sur le trottoir opposé à celui
où se trouvaient les fiancés, agitait vivement
son parapluie afin d'attirer l'attention de
l'automédon.

Il réussit, et le fiacre s'approcha, tandis
que Malvina, forçant son cavalier à s'arrêter,
murmurait indignée :

— Encore un !

— Rue du Cherche-Midi, n°... au coin de
la rue Saint-Placide, dit le jeune homme en
ouvrant la portière.

C'en était trop ! Malvina laissa échapper
un cri :

— Juste en face de chez nous ! Comme
ce monsieur a de la chance !

L'inconnu, à ces mots, jeta un regard sur
les deux pauvres femmes trempées jus-
qu'aux os ; la plus âgée grelottant et pa-
raissant épaisse de fatigue, la plus jeune
faisant triste mine dans sa robe de soie
mouillée et chiffonnée.

— Pardon, madame, dit-il à la tante ;
vous allez aussi rue Saint-Placide ?

— Oui, monsieur, s'empressa de répon-
dre la vieille demoiselle. Mais nous n'avons
pas pu trouver de voiture.

— Permettez-moi donc de vous céder
celle-ci, mesdames, reprit l'inconnu. Un
soldat comme moi ne craint pas la pluie, et
je serais heureux qu'on rendît à l'occasion
le même service à ma mère et à ma sœur.

— Votre sœur ? s'écria étourdiment Mal-
vina ; n'est-ce pas cette jolie jeune fille
blonde, qui travaille souvent, près d'une fe-
nêtre au deuxième étage, à faire des fleurs
artificielles ?

— Précisément, mademoiselle. Puisque
nous sommes en pays de connaissance, il
me reste à me présenter moi-même : Jac-
ques Martial, ancien garde de Paris, aujour-
d'hui employé dans les bureaux du Minis-
tère de la Guerre. Et maintenant, je vous
en prie, mesdames, acceptez ma propo-
sition.

— J'y consens, fit la tante qui tremblait
de tous ses membres ; mais à une condition,
c'est que vous monterez aussi dans la voi-
ture.

— Impossible, mesdames ; elle n'a que
deux places. Mais si vous voulez bien je mon-
terai près du cocher, j'arriverai ainsi plus tôt
chez ma mère qui m'attend pour dîner.

Aussitôt fait que dit. Les dames se préci-
pitèrent dans le fiacre ; Martial se hissa sur
le siège, le cocher enleva son cheval... et
Onésime tout ahuri se trouva seul !

Il eut le mauvais goût de bouder sa fian-
cée pendant trois grands jours !

Il voulait lui témoigner son mécontentement
en la privant de sa présence, et
l'amener ainsi à regretter la mauvaise hu-
meur qu'elle avait montrée le jour de
l'avverse.

Or, quand Onésime se présenta chez les
dames Durandart, il fut accueilli avec une
froideur des plus significatives. La vieille
demoiselle se plaignit amèrement d'un rhu-
matisme causé par l'humidité ; Malvina pa-
rut prendre un malicieux plaisir à lui faire
admirer deux bouquets de fleurs artificielles,
œuvre de sa nouvelle amie, Jeanne Mar-
tial.

— Il ne vous a pas fallu longtemps pour
vous lier avec cette demoiselle ! dit sèche-
ment Onésime.

— Nous nous connaissons de vue depuis
longtemps ; et, quand il y a d'avance sym-
pathie entre deux personnes, la connais-
sance est bientôt faite, répliqua Malvina du
même ton.

— Vous avez parfaitement raison... made-
moiselle. Puis-je me permettre de vous